

Le réalisme des paysages (ici des aquarelles de travail) contribue au succès du dessin animé «Heidi, fille des Alpes». Mudac/Guillaume Python



# L'autre génie du Studio Ghibli

Rétrospective au Mudac Moins connu que Hayao Miyazaki, Isao Takahata est l'auteur d'une œuvre dense. Hommage foisonnant à un travailleur acharné.

## Albertine Bourget

Enfant, Kosuke Takahata n'avait pas le droit de regarder des dessins animés. «Mon père considérait que la plupart étaient trop simplistes, que c'était du temps perdu et qu'il valait mieux étudier», sourit-il quand nous le rencontrons au Mudac. Il lui a fallu des années pour comprendre à quel point ce père qui ne parlait pas de travail à la maison a révolutionné l'animation contemporaine. Décédé en 2018, Isao Takahata a laissé en héritage des trésors et marqué d'une empreinte indélébile, souvent méconnue, deux générations.

«Aujourd'hui, cet héritage est totalement intégré, mais il faut rappeler à quel point Isao Takahata a été un pionnier», insiste Xavier Kawa-Topor, responsable du volet sur les influences européennes du Japonais. Lequel est encore un brillant étudiant en littérature française lorsque, par le biais de ses lectures sur Jacques Prévert – qu'il traduira plus tard,

tout comme «L'homme qui plantait des arbres» de Jean Giono –, il découvre «La Bergère et le Ramoneur» (1952). Avec ses personnages à la psychologie complexe, le film de Paul Grimault va profondément influencer sa vision du film d'animation.

## L'ancêtre de Totoro

À sa sortie de l'Université de Tokyo, au tournant des années 60, il intègre le studio d'animation Toei. C'est là qu'il rencontre un tout jeune dessinateur dont il pressent le génie: Hayao Miyazaki. Leur longue et fructueuse collaboration débute avec une tentative d'adapter «Fifi Brindacier». Le second aide le premier sur son premier long métrage, «Horus, prince du soleil» (1968), mais c'est un échec commercial. Le dessin animé «Panda Petit Panda» (1972), avec son personnage au large rictus annonciateur de Totoro, devient rapidement culte.

Les nombreuses archives présentées, dans une exposition qui déroule les projets de manière



Isao Takahata dans une image non datée. Yasuo Otsuka

chronologique, soulignent l'exigence qui ne quittait jamais le réalisateur: tableaux de référence des personnages, croquis préparatoires, les cruciaux lay-outs qui montrent les choix des cadrages et les poses clés sur les mouve-

ments dans une séquence... Et même les avertissements des dirigeants du studio en raison de dépassements horaires. La masse de documents fait regretter au visiteur de ne pas maîtriser la langue, mais renforce l'aspect mystérieux de la création cinématographique.

S'il n'est pas un grand dessinateur, Isao Takahata était «très déterminé et ne faisait pas de compromis, sourit le commissaire Kazuyoshi Tanaka. Et il savait s'entourer.» Sa soif de réalisme est évidente dans le travail préparatoire de «Heidi, fille des Alpes» (voir ci-dessous). En plus de collaborations ponctuelles, par exemple sur «Bouba», il récidive avec «Anne, la Maison aux pigeons verts» (1979), l'adaptation du best-seller de la Canadienne Lucy Maud Montgomery: l'enfance, la joie de vivre et l'amour de la nature, encore.

Mais il veut se tourner vers son propre pays, se consacrer à des projets plus personnels où il pourra sortir des cadres tradition-

nels. Il va le faire via le Studio Ghibli, que Hayao Miyazaki lui propose de cofonder en 1985 avec le producteur Toshio Suzuki. Après «Le Tombeau des lucioles» (voir ci-dessous) et la fable écologique «Pompoko», il surprend – et perd une partie du public – avec le drôle «Mes voisins les Yamada» (1999), au trait minimaliste.

**«L'œuvre d'Isao Takahata interroge la responsabilité individuelle et les choix que nous faisons. C'est un cinéma éminemment humaniste.»**

**Xavier Kawa-Topor**  
Responsable du volet sur les influences européennes du réalisateur japonais

Ce passionné d'histoire, d'art roman et de peinture, notamment japonaise, passera ensuite des années à peaufiner son œuvre ultime, «Le Conte de la princesse Kaguya» (ci-dessous), le film le plus cher de l'histoire du Japon.

Aujourd'hui, son style épuré reste moins connu que celui, flamboyant, de Hayao Miyazaki. Sans doute aussi parce que, comme le souligne Xavier Kawa-Topor, «il n'y a rien d'épique dans ses films, pas de figure héroïque à laquelle un enfant pourrait s'identifier». Avant tout, son œuvre «interroge la responsabilité individuelle et les choix que nous faisons, à l'instar de l'héroïne de «Souvenirs goutte à goutte». C'est un cinéma éminemment humaniste.» À (re)découvrir de toute urgence.

«Isao Takahata», Mudac/Plateforme 10, du ve 24 avril au di 27 septembre.

«Rétrospective Isao Takahata: L'esprit de Ghibli», Cinémathèque, du ve 1<sup>er</sup> mai au sa 27 juin.

## «Heidi, fille des Alpes» 1974

Face au rythme effréné exigé pour les 52 épisodes et devant l'absence de péripéties du récit, Isao Takahata hésite à adapter l'œuvre de Johanna Spyri. Il accepte à condition de pouvoir lui être le plus fidèle possible. Les recherches ethnographiques de l'équipe, qui se rend à Zurich et surtout à Maienfeld, dans les Grisons, en 1973, pour en ramener une foule de documents et de photos d'albums, sont alors inédites.

De retour au studio, Hayao Miyazaki dessine 200 lay-outs par semaine, dûment contrôlés par le réalisateur. Plusieurs studios travaillaient en même temps pour tenir le rythme. Diffusé au Japon en 1974 avant d'arriver en France en 1979, le DA – dont le compositeur Takeo Watanabe travaillera sur «Candy» et «Rémi sans famille» – connaît un succès retentissant. Et contribue à faire de Heidi une icône au Japon.



L'adaptation d'Isao Takahata reste l'une des plus fidèles à l'histoire imaginée par Johanna Spyri. image images/Mary Evans

## «Le Tombeau des lucioles» 1988

Né en 1935, Isao Takahata parlait peu de la Seconde Guerre mondiale à ses proches. Il a ouvertement évoqué un traumatisme majeur: un raid aérien américain sur Okayama, lors duquel, âgé de 9 ans, il avait fui en pyjama et s'était retrouvé séparé des siens. «Le Tombeau des lucioles», son premier Ghibli, est adapté de la nouvelle éponyme (1967) d'Akiyuki Nosaka, mais l'expérience

personnelle du réalisateur imprègne cette suffocante évocation des ravages de la guerre sur un frère et une sœur. Le studio décide de le sortir conjointement avec une autre production maison dont il craint l'échec financier: «Mon voisin Totoro» de Hayao Miyazaki. Les deux films n'arrivent en Occident que plusieurs années plus tard, mais au Japon, la légende Ghibli est en marche.



La bouleversante Setsuko, ici dans un sketch de travail sur les couleurs. Akiyuki Nosaka/Shinchosha, 1988

## «Le Conte de la princesse Kaguya» 2013

Huit années au total ont été nécessaires pour la confection de ce film dont le réalisateur a caressé l'idée des décennies auparavant. «C'est celui dont, même rétrospectivement, Isao Takahata était profondément satisfait. Il aurait voulu que son travail dessus se poursuive encore et encore», raconte Kazuyoshi Tanaka, commissaire de l'exposition. L'histoire, tirée d'un illustre

conte du X<sup>e</sup> siècle, est celle d'une minuscule fillette trouvée dans une tige de bambou par un vieux paysan qui l'adopte avec son épouse. Elle devient une jeune femme riche et très courtisée. Mais quelle est sa véritable nature? Et de quoi rêve-t-elle vraiment? L'épure d'Isao Takahata atteint son firmament dans ce film-testament au message bouleversant.



L'émerveillement de la princesse Kaguya devant un cerisier en fleur. Et un message qui se dévoile à la toute fin du film.